

VANITY FAIR

EXCLUSIF

4 bonbonnes,
2 terroristes
et le héros
insomniaque
qui a évité
le pire

p. 70

RÉCIT

Saint Laurent,
derniers secrets
de famille

p. 100

RENCONTRE

Marceline,
90 ans, idole
des jeunes

p. 78

« A s'informer de tout,
on ne sait jamais rien. »

CHARLOTTE GAINSBORG
YVAN ATTAL

Je t'aime... MOI NON PLUS

Comment ils jouent
avec leur histoire

CHARLOTTE GAINSBORG ET YVAN ATTAL PHOTOGRAPHIE
POUR VANITY FAIR PAR STEFANO BALZANI - AVRIL 2018

vanityfair.fr

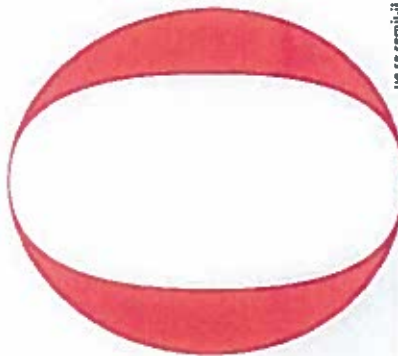
M 04364-56-F: 4,50 € - RD



C'EST ARRIVÉ APRÈS DECIETZ VOUS

Un matin de septembre 2015, la France se réveillait en apprenant qu'un tranquille manège de la porte d'Autueil avait été visé par des terroristes peu après minuit. Quatre bombes de gaz pelées à un détonateur devaient tout faire exploser. Pour la première fois, le héros anonyme qui a sauvé des dizaines de vies raconte cette nuit irrationnelle à MARIE-FRANÇOISE CHEGGIN.





ue se serait-il passé cette nuit-là si Païge n'avait pu intervenir à l'épisode 10, que sa mère et son père travaillaient pour le FBI ? Et si cette révélation, menaçant la sécurité de son père, n'avait pas provoqué une seule envie, irrépressible : regarder l'épisode supplémentaire, puis le suivant, quitte à y perdre la tête quelques heures de sommeil ? Il faudra un jour examiner de près les conséquences de l'addiction aux séries télévisées sur notre rapport à la réalité. Cette nuit du 29 au 30 septembre 2017, en tout cas, Païge, la fille du couple d'espions russes de *The Americans* a peut-être sauvé la vie des habitants de tout un immeuble du XVI^e arrondissement de Paris en empêchant l'un d'eux d'aller se coucher. Par chance, ce jeune homme ordinaire mentant une existence ordinaire avait en plus l'hôte d'un hôtel. Sans lui, une centaine de personnes auraient sans doute été dénichées dans un appartement terroriste.

La première fois que je rencontrais Yann Clarence, cela fit des mois qu'il tourne et retourne dans sa tête le souvenir de cette terrible nuit dont il n'a jamais livré les détails. « Aujourd'hui, je me réveille encore en sursaut avec des bruits d'explosion dans la tronche », me confie-t-il, accent patibot à couper au couteau. Yann ressemble à l'importe qui, à une différence près : contrairement à la plupart d'entre nous, il sait de quoi il a été capable face à la terreur. « Je l'ai fait parce que je ne pouvais pas faire autrement », me dit-il sans en filer la moindre fierté. Parfois, il se demande même si tout cela a bien eu lieu. Il s'est porté parole civile pour avoir accès à l'enquête toujours en cours. Mais pour surmonter ses traumatismes et tourner la page, il a besoin de mots et d'actes. Or, à ce jour, aucune parole officielle n'a rendu hommage à Yann Clarence. Comme si sa bravoure était trop énorme pour être saluée. « Il est vrai que même dans un film, on aurait peine à y croire », reconnaît son avocat Pascal Garbarini, habitué des dossiers de terrorisme, mais aussi spécialiste en droit du cinéma.

Yann Clarence, né il y a trente-trois ans en banlieue parisienne, est chef de rang au Petit Luceira, un hôtel couru de Saint-Germain-des-Près, où peuple de la politique et du show-business se

bousculent pour choisir, diu! la carte. « Une putain d'entretoie » ou « une faille bien blanche avocat king crabe avec beaucoup de crabe ». Son métier consiste à se démenner cinq jours par semaine, de midi à pas d'heure, pour satisfaire l'une des clientèles les plus exigeantes du monde. Le vendredi 29 septembre 2017, une fois n'est pas coutume, il termine son service assez tôt, vers minuit et demi. Il peut même rentrer en métro jusqu'à la porte d'Auteuil, un quartier cocoroté et sans relief qu'il ne fait visiter lors de notre deuxième rencontre en m'expliquant avoir pour principales passions « les filles, le PSG, la fête ». La rue Clarence n'est pas exactement l'épicentre de la movida parisienne. Mais Yann l'a choisie par commodité, parce qu'elle se trouve à un quart d'heure du Petit Luceira en métro et il ne fait qu'y passer à la fin de ses longues journées.

Ce vendredi, il est à peu près 1 heure du matin quand, après avoir acheté un sandwich dans une épicerie du coin, il tape le code de la lourde porte cochère située au numéro 31. Une fois le battant ouvert, il s'avance dans la mini-allée qui sépare cet immeuble fin XIX^e en deux bâtiments, le A à gauche, le B à droite, chacun desservi par une petite entrée parée d'un élégant carrelage noir et blanc. Yann habite au A, dans un meuble en location de 42 m², situé au rez-de-chaussée. La porte de son appartement donne sur la hall; les fenêtres de sa chambre et de son salon sur la rue. Sa salle de bains est un mouchoir de poche. Il y prend une douche, puis enfle un T-shirt, un pantalon de jogging et ses babouches en daim qu'il a rapportées de son dernier voyage au Maroc et qu'il adore. Vers 2 heures, il s'installe devant sa télévision à écran plat pour s'abandonner à cette drogue des temps modernes, le *binge-watching*, le visionnage boulimique de séries. Ces dernières semaines, il a déjà englouti deux saisons de *The Americans*. Il arrive presque au bout de la troisième. Païge, la fille de Liz et Philip, les deux espions soviétiques déguisés en Yankees moldées, se pose de plus en plus de questions sur ses parents. Yann est suspendu à ses douces. À 3 heures du matin, malgré tout, il entend la porte ouverte et cogner et pousse des rires d'hommes, provenant du hall. Probablement des jeunes qui reviennent de boîte, il y en a quelques-uns dans l'immeuble, certains portent des prisonniers tels qu'Auzenne, Amany, Isaura ou Aïk, avec parfois des patronymes à ricaner. Mais ce vendredi soir – Yann l'apprendra plus tard –, ils sont déjà rentrés depuis longtemps. Et comme tous les autres résidents, ils dorment.

Lorsque la police les interrogera, ils seront prêts de se remémorer ce qui s'est fait avant d'aller se coucher. Des gestes sans signification particulière si ce n'est qu'ils auraient pu être leurs derniers avant de mourir dans un attentat. Une mère attend le retour de sa fille, jusqu'à 2 heures du matin. Celle-ci entre dans l'immeuble en prenant soin, comme toujours, que personne ne s'engouffre derrière elle. Ce soir-là, elle n' imagine pas de plus grand péril. Quelques étages plus bas, une autre adolescente passe une soirée sage devant une série, comme plusieurs de ses voisins ou voisines, mais elle écarte bien plus tôt que Yann parce que le lendemain elle a cours. Au-dessus, un père divorcé dîne avec son fils de 10 ans tandis qu'un couple bouquiner dans son lit. Au quatrième, un locataire est réveillé plusieurs fois par les mêmes voix masculines que celles entendues par le serveur mais à l'attention d'autres résidents. Il met ses boules Quinz pour ne ➔

NOUVEAU
Yann Clarence
devant la porte
où il a séjourné
les hommes de 139
avant de prendre
en laisse à terroriste.



« Dites-moi la musique, demandez le policier qui est resté en ligne. — Que Fiat, un truc comme ça. — Quelle couleur? — Noire. Puisait, menté, y a un mec qui vient vers moi. »

Un deuxième homme (« nez busqué et petite barbe », dira Yann lorsqu'il en dressera le portrait-robot) est descendu de la voiture. Il fixe le serveur qui s'est mis à quatre pattes, puis porte la main à la poche comme pour y saisir une arme.

« Eloignez-vous, éloignez-vous de l'individu, ordonne le policier au téléphone. Je vais rattracher... Merci monsieur. »

— Ne dites rien! Ne dites rien! halte Yann dans la voie puisqu'il n'y a plus personne au bout du fil. Dans un dernier sursaut, il remonte la rue Chanez. Ses babouches le gênent, mais il se velle — il a joué à sauter au rugby. Il atteint le boulevard Exelmans, se jette dans l'un des buissons de la contre-allée, rappelle la police, rencontre toujours à la même inévitabilité:

« Allô, Allô, j'étais au téléphone avec vous. Y a un mec qui a posé une bonne question, avec un détonateur. »

— Un mec qui quel?

— Je vous ai eu il y a deux secondes j'ai rattracher parce que les mecs me couraient...

— Un monsieur qui a posé une bombe? Tout juste si son interlocuteur n'échappe pas de rire. Yann se remet à courir, atteint la porte d'Auteuil où il voit enfin les gyrophares, entend les sirènes. Les policiers sont arrivés. Il pique un dernier sprint, en levant les bras, en agitant les mains: « C'est moi! C'est moi! Il n'a peur qu'on le prenne pour l'un des terroristes ou alors pour un fou. » Vous êtes qui? « C'est moi, c'est moi, c'est moi. On le plaque au sol. Ils sont pas bien, continue Yann. Faut les choper! Déployez des unités sur le périmètre. Bloquez l'autoroute. Quadrilliez-le... »

— Calmez-vous. J'interrompt un gradé qui le fait monter dans une voiture stationnée sur le boulevard.

Petite prière sur la banquette d'arrêt d'urgence

Pendant ce temps, une armada de policiers et de pompiers a déboulé rue Chanez. Les deux bonnes transportées par Yann sont toujours sur le trottoir, les deux autres à l'intérieur de l'immeuble, avec les bidons et les jerrycans, au total 33 litres d'essence. A 4 h 55, les deux minicars arrivent et trouvent le détonateur sur le trottoir. Ce dispositif a été conçu pour que l'arc électrique produit lorsque le mobile est activé par un appel enflamme les vapeurs de pétrole et de gaz, puis déclenche une explosion. Les détonateurs en font une première expertise: le téléphone a été appelé quatre fois entre 4 h 11 du matin et 4 h 25. Dans cette tranche horaire, Yann, alerté par l'odeur, regardait à travers l'oculaire, puis sortait les bouteilles. Lors des derniers appels, il a

envoyé, d'un coup de pied, le détonateur valser sur le carrelage. Ensuite, il l'a pris dans ses mains et, terrorisé, l'a balancé d'un geste brusque loin de lui. Est-ce pour cette raison que le dispositif n'a pas fonctionné? Ou parce que certains réseaux téléphoniques passent mal dans l'immeuble?

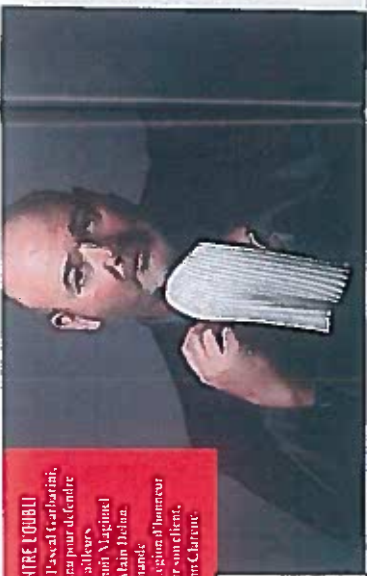
« Vous avez eu de la chance: un peu plus, on ne retrouvait que vos dents », dit un pompier à Yann que les policiers ont enfin lassé sortir de la voiture. Il est revenu devant chez lui. Il grogote dans son T-shirt trempé de sueur et ses babouches mouillées.

A 10 heures, on l'autorise à pétrer sur « la scène du crime » pour se changer. Puis direction 36, rue du Bassin, le nouveau siège de la PJ où il est encore interrogé. « Bravo monsieur, lui disent les commissaires qui défilent les uns après les autres. Vous avez sauvé des vies. On a évité la catastrophe. Il y avait de quoi raser tout l'immeuble. » A 18 heures, Yann rejoint le domicile de ses parents par ses propres moyens — la police n'a pas prévu de le accompagner ni même de lui offrir le taxi. Il s'abrite dans le sommeil pendant tout le week-end, puis retourne travailler dès le lundi. Le soir même, il apprend par les journaux que la police a déjà arrêté cinq suspects dans l'Essonne et le Val-de-Marne.

L'un d'eux, Aymen B, employé dans une pizzeria et plombier à ses heures, a basé ses empreintes ADN sur un lycéen et il est pro-prédicté d'une Fiat Punto noire. Il n'a pas été trop difficile de le retrouver puisqu'il est déjà fiché S pour « ses liens avec la mouvance islamiste radicale ». La veille des faits, c'est avec la carte Total de son cousin, dirigeant d'une petite entreprise de transport VTC, qu'il ont été achetés plus de 100 litres d'essence dans diverses stations-service de la région parisienne. Lors de son arrestation, la police découvre chez lui et au domicile de son frère deux bouteilles de gaz, le boîtier ayant contenu la puce du téléphone utilisé pour confectionner le détonateur, de nombreuses vidéos de l'État islamique, certaines enseignaient l'art de la torture au couteau ou la fabrication d'explosifs. Aymen B correspond, en outre, à la description de l'homme « au nez busqué » qui a pris Yann en chasse rue Chanez.

Aymen A, également interpellé le lundi 2 octobre, ressemble à celui que le serveur a vu sur le trottoir lorsqu'il a sorti la première bouteille. Et il est, lui aussi, connu des services, notamment pour

CONTRE LOURD
 Il y avait l'arabesque, enroulé pour décrire par ailleurs. Benoit (Vaganel) et Alain (Dubois) demandés à la Légation d'honneur pour son client, Yann Chanez.



ses velléités de départ sur le front irako-syrien. Mais lors de sa grande à vue, il prétend avoir été recruté, en 2012, par la grande agence brisque boin de lui. Est-ce pour cette raison que le dispositif n'a pas fonctionné? Ou parce que certains réseaux téléphoniques passent mal dans l'immeuble?

Le mercredi 4 octobre, alors que les suspects sont toujours en garde à vue, Yann s'effondre. Il ne parvient plus à se lever pour aller travailler. Aucun mot ne sort de sa bouche. Il se sent « vide ». Ses nuits sont peuplées de cauchemars, ses cauchemars emplies de détonations et d'explosions. Il sursaute dès qu'il voit un passant s'approcher de sa fenêtre. Un homme a toqué à la vitre et essayé de regarder au travers. Yann a demandé une protection, mais ne l'a pas obtenue. Pendant les mois, il a obéi aux consignes de silence de la police. Les seuls mots qu'il a prononcés, quarante-huit heures après la tentative d'attentat, lui ont été arrachés par les journalistes tels qu'ils étaient massés devant chez lui et qu'il lui a sorti. Il en a dit, le moins possible tout en continuant à marcher pour essayer d'échapper aux caméras.

Aujourd'hui, il ressasse toujours les mêmes questions. Pour quelles raisons des islamistes ont-ils fait de son immeuble une cible? Ont-ils voulu, comme il a busqué le ministre de l'intérieur sur une radio, frapper dans « un quartier cible » pour prouver que « personne n'est en tranquillité »? Oui, mais pourquoi le 31 de la rue Chanez? Sa façade mériterait un bon mouchardement. D'autres bâtiments situés à proximité sont bien plus coossus et disposent, en outre, de porches où entreprendre plus facilement des bombes. La police a examiné plusieurs hypothèses, dont celle « des homosexuels ». Un locataire du 31 porte le même nom qu'un ancien analyste du secrétariat général de la défense, devenu consultant en matière de renseignement et de risque terroriste. Un autre, celui d'un « journaliste » contributeur de diverses publications d'extrême droite. Ces pistes n'ont pour l'instant mené nulle part. Et, à ce jour, les CV des habitants de l'immeuble, étudiés par les enquêteurs, ne semblent en avoir ouvert aucune autre.

L'avocat de Yann Chanez, pourtant, ne veut négliger aucun détail. « L'un des suspects arrêtés, dit Mr Garbarini, a été en lien avec le frère de kamikaze à la bombe de gaz qui, trois mois avant l'attentat manqué de la rue Chanez, a été fourgon de gendarmes sur les Champs-Élysées. » Troublante coïncidence. Sera-t-elle un jour éclaircie? En attendant, Pascal Garbarini a demandé à l'Élysée de décorer le jeune serveur de la Légion d'honneur, « dans le cadre de la réforme promise par Emmanuel Macron qui veut inscrire le mérite comme seul critère de sélection ». Yann Chanez a tout du candidat idéal. Il m'assure pourtant n'avoir reçu aucune félicitation ni du président ni du ministre de l'intérieur, « ni même du maire de XVI^e ». Ses voisins, en revanche, lui ont apporté des boucilles de vin pour le remercier. Et en janvier, ils l'ont convié autour d'une galette dont il a été l'incontestable roi.

INDIA HAIR

Parce qu'elle le veut bien



Avec son regard bleu azur, son teint d'opale et son minois moine, India Hair a tout d'une jeune première. Mais il suffit de sa remémorer sa filmographie pour se rendre à l'évidence: sa personnalité un brin décalée sublime les profils occidentaux. Jeune mère en mal d'amour (flexeur vertical) d'Alain Guiraudin, 2016), boulangère éprouvée du gars du coin (Fait Payson d'Hubert Charuel, 2017), avocate psychologue (Crash Test Agilès d'Éric Gravel, 2017) ou royale convaincue (Faut de rien de Donatien Aldid, 2016), chacune de ses opportunités lui offre une nouvelle chance de se faire connaître, on soupçonne une fois douce prête à partir. Parfois même le temps d'une seule scène. « J'aime les petits rôles, nous confie-t-elle. Ça me plaît beaucoup d'essayer de les faire exister en si peu de temps. Mon plaisir à jouer dépendra toujours de l'histoire qui m'engage. » C'est dire si elle aille aujourd'hui ou théâtre, dirigée par Alain Françon dans Un mois à la campagne d'Ivan Tourgueniev. « Aloïse était mon professeur au conservatoire. Pour lui, la hère, c'est la laïe. Son extrême précision sur la ponctuation, les nuances me font beaucoup progresser. Je n'en parle plus de bonheur! » s'amuse celle qui aborde pour la première fois le répertoire classique. « J'ai commencé le théâtre à 12 ans, dans une maison de quartier. C'était relax... Mon parcours est classique: bac littéraire, conservatoire de Nantes puis national à Paris. » Avec deux « modèles » ou antipodes: « Belle Davis, parce qu'elle me fait peur. Elle me paraît dangereuse. Et Yolande Maureau dont j'aime la poésie. Les Dardennes me font tellement rire... Je lui dois mon envie de faire ce métier. » Un métier qu'elle poursuit pleinement, à un détail près: « Tourner Crash Test Agilès en Inde était un défi pour moi. Je suis terrifié par l'avion! Il faut vraiment que je fasse quelque chose avec ça! » — **CLAUDE L'ÉPÉE**

Un mois à la campagne d'Ivan Tourgueniev mis en scène par Alain Françon au théâtre Dejazet (Paris, 18^e) du 9 mars au 28 avril.